

UNE VISION.

CONTE INEDIT

C'était un village silencieux et pauvre, aux portes d'une cité fameuse par son luxe. Le village, qui, depuis un siècle, n'avait pas grandi d'une maison, s'était perpétué dans ses murs simples et ses traditions d'autres temps.

Il avait vu s'élever une à une les monumentales demeures des citadins, dans son voisinage. Une sueur d'or transpirait des édifices de cette ville immense de parvenus, qui, pour être en paix avec eux-mêmes, avaient fait bâtir la plus grande basilique que l'on pût voir à cent lieues de la ronde.

C'était un monument d'art et de richesse, pour lequel on avait dépensé sans compter. On avait fallu l'existence d'une génération de maçons et de sculpteurs pour parvenir au faite de cette ogive. Les piliers en étaient du granit le plus résistant et les ogives de roche ajourée comme une dentelle blanche.

Chaque aptère y possédait son autel et ses fleurs perpétuelles étaient fidèlement entretenus. M. le curé n'avait qu'un mot à dire pour que tous les plus coquets à exaucer fussent satisfaits, car sa fabrique comptait les notables de la ville et un essaim de dames patronesses toujours empressées.

La renommée s'étendant, il arriva que le curé de village voulut offrir de ses yeux ces splendides autels à ses confrères. Ils lui trente ans et plus, il n'avait qu'une cure qu'une fois l'an, pour rendre visite à M. le curé, dans l'antique et austère cathédrale du chef-lieu. Il avait cette vieillesse heureuse qui ignore tout de nos Babylones modernes et, dans sa naïve bonhomie, semble encore posséder les illusions de la jeunesse.

Il partit donc un dimanche matin, sa messe dite, revêtu de son plus beau camail, celui que préférait le réservait depuis dix ans pour ses visites à l'évêque. Du plus loin qu'il put voir, il fut surpris d'abord de la longue file des équipages, arrogants comme des quadrupèdes, qui gravement, en un essaim de merveilleux autels, au-dessous de la basilique, la sortie des âmes. Chez lui, il n'y avait que des humbles, paysans, proprié- taires en cotte blanche, de ces petites gens dont Jésus aimait à faire son entourage.

Il assista un moment à ce défilé, impeccable de tenue, puis pénétra dans l'église. Ce fut bien autre chose, quand la nef et le transept furent de hautes, l'orgue se mit à jouer et que de plus on entendit le "Salutaris". Alors, le pauvre curé n'en crut plus ses oreilles, les voix étaient si hautes, si pures, si harmonieuses, qu'elles semblaient descendre du ciel. Il était tout interdit d'émotion. Quelle différence, songeait-il, entre cet orgue monstrueux qui faisait vibrer les lustres, son modeste harmonium au buffet fatigué, dont M. l'instituteur voulait bien jouer le dimanche matin à l'école, et encore l'après-midi à l'église! Quelle différence aussi entre ces voix étudiées, limpides comme un cristal, et les voix éraillées des petits enfants du village et l'épail machonnement monotone, toujours même, du père Bousoot, le dessinateur, qui depuis vingt ans, tenait le plain-chant.

Et ses yeux ne pouvaient se détacher de l'autel, tout paré de fleurs de lys naturelles, de draperies festonnées du plus bel or et surmonté d'un dais bleu comme l'azur, semé de menues étoiles d'argent. Et voici que le prêtre découvrit le tabernacle, souleva l'ostensoir d'or massif et le calice, et merveilleusement s'offrit, d'y porter les lèvres. Dieu! que de richesses sacrées à la seule glorification du Seigneur.

Mais, l'office terminé, chacun se prépara à quitter la sainte lieue. Il contemplait, béat, cette foule où étincelaient les ors et les pierreries sur les vêtements somptueux, il est ébloui du merveilleux de toutes ces parures, de tant de richesses qui l'agrandissaient. Et tout à coup, il se tourne songeur au village. Que le curé de la ville est heureux! pense-t-il. Veut-il restaurer son église, l'augmenter du tableau d'un maître chrétien, changer en marbre le plus pur le pilâtre peint de ses saints, il n'a qu'un mot discret à jeter dans cette foule! Il a cent œuvres différentes que chacune de ces belles dames dirige à l'œuvre, et c'est à qui, entre elles, apportera le plus de sèle et le plus d'argent à son patronage. Il a trois vicaires, et des plus savants du diocèse, et c'est chez lui que Sa Grandeur daigne descendre, chaque année, à la Confirmation.

Et, tout en marchant, tête basse, il revolt le grand Christ d'ivoire, si grand et si vivant qu'il semblait être Jésus lui-même, et la modeste image du Seigneur, de toute petite encastrée de bois noir, qui surmontait l'autel de sa petite ogive. Il compare les douze stations du chemin de Croix, toutes sculptées en relief avec leurs encadrements de feuilles d'olivier, si merveilleusement travaillées qu'on eût dit des feuilles véritables, et les douze peintures grossières qui figurait la Passion dans son église et l'os reconnaissait à peine Jésus, tant il était peu semblable à la tradition.

Il compte les hauteurs colonnades à droite et à gauche de chacune des chapelles, toutes recouvertes d'extro de marbre ou d'argent, tributs de reconnaissance à tous les saints, dont sans doute à chaque fois le tronc de M. le curé s'était enrichi, et chaque fois aussi c'était une agulière, un chandelier, une étoile neuve dont ces exaucés lui faisant offerte. Et, comme il entendait résonner, telle une fanfare céleste, les cloches lointaines de la ville, il pensa encore qu'il avait bien trois ans qu'il éparpillait son à son pour ajouter une cloche neuve au vieux bourdon de son clocher. Les dailles de son autel étaient bien vieilles aussi, elles branlaient sous son pied, il faudrait bientôt songer à les remplacer. Et ainsi, toujours troublant, il partait tout haut maugrément avec des petits gestes de la main, car l'envie, l'horrible envie, lui était venue.

Mais en son âme frustre, ignorante du péché, tout illuminée de l'extase d'un tel spectacle, l'envie n'était plus que le saint désir de vénérer le

Seigneur dans un pareil cadre de richesses.

Or, comme il approchait de son église et que le crépuscule peu à peu descendait, il lui sembla, à travers l'huile, voir des lueurs et entendre des voix qui chantaient. Il hâta le pas, tout frémissant de surprise, une vague griserie des choses vives encore dans la tête, et poussa vivement la porte. Les lampes du sanctuaire étaient toutes allumées, mais les quatre chandeliers de l'autel faisaient plus de lumière que si cent cierges y eussent brûlé en même temps. Dans son coin, près du choeur, l'harmonium jouait, mais plus haut et plus clair que l'orgue immense de la ville. Interdit, le curé vit le curé restait cloué au seuil de son église, n'osant avancer. Il se frotta les yeux, puis regarda autour de lui, comme si toutes ces choses, parmi lesquelles ses cheveux avaient blanchi jour à jour, lui étaient inconnues.

Tout à coup, il eut un soubresaut de stupeur, fit un pas vers la muraille, les yeux fixés sur elle, comme si quelque apparition s'y était subitement dessinée. Non, il ne se trompait pas, là, devant lui, dans son cadre de bois, il y avait, et à son côté, autour d'elle, saint Pierre, saint Paul, saint Jean, n'étaient plus là! Et, instinctivement, craignant de s'abuser, voulant prouver le Seigneur à témoin de sa vision, ses yeux allèrent à l'image de Jésus, et il vit que lui aussi n'était plus là et que la croix seule restait en son cadre de bois noir.

Il passa la main sur son front. Une sueur froide l'inondait. Ses jambes fléchissaient sous lui. Il se raidit, fit quelques pas encore, titubant comme un homme ivre, et s'écroula. Ses yeux se fermèrent, et il fut dans un état d'évanouissement. Les apôtres, tous ensemble, étaient assis sur les bancs noircis de l'église, silencieux et recueillis. Il les reconnut l'un après l'autre. Là étaient bien Simon le Zéloté, avec sa dalmatique usée; à son côté, Jacques, le cousin du Seigneur; puis Mathieu, son bon frère devant lui; Pierre, le maître de l'épave; puis Jean, et Thaddée, et tous les autres. Et, dans le coin du choeur, assise devant l'harmonium, il reconnut aussi sainte Cécile, qui, toute humble, faisait courir ses doigts sur l'instrument et chantait d'une voix céleste! Il s'endormit, s'approcha encore, pied à pied, retenant son souffle, tant il craignait de troubler sa présence. Il arriva à la dalle usée était devenue dure, se faisait tout menu, serrait entre ses malgres jambes sa pauvre soutane rapée, les yeux grands ouverts, attachés à une forme blanche qui allait et venait devant l'autel comme le prêtre qui officie. Encore il s'approcha, rampant presque, mais arriva sur la première pierre du sanctuaire, il fut subitement saisi d'effroi, ses mains d'elles-mêmes se joignirent en une exaltation mystique: il avait vu Jésus qui officiait, Jésus lui-même simplement vêtu de sa robe blanche, sans aube de dentelles, sans chasuble d'or. Alors, il fut secoué d'une infinie pitié, d'une infinie miséricorde, se sentant s'échapper, il poussa un grand cri et tomba à genoux, le front sur la pierre.

Il parut qu'un petit jour on le releva inanimé sur les marches son autel.

Il assista un moment à ce défilé, impeccable de tenue, puis pénétra dans l'église. Ce fut bien autre chose, quand la nef et le transept furent de hautes, l'orgue se mit à jouer et que de plus on entendit le "Salutaris". Alors, le pauvre curé n'en crut plus ses oreilles, les voix étaient si hautes, si pures, si harmonieuses, qu'elles semblaient descendre du ciel. Il était tout interdit d'émotion. Quelle différence, songeait-il, entre cet orgue monstrueux qui faisait vibrer les lustres, son modeste harmonium au buffet fatigué, dont M. l'instituteur voulait bien jouer le dimanche matin à l'école, et encore l'après-midi à l'église! Quelle différence aussi entre ces voix étudiées, limpides comme un cristal, et les voix éraillées des petits enfants du village et l'épail machonnement monotone, toujours même, du père Bousoot, le dessinateur, qui depuis vingt ans, tenait le plain-chant.

Et ses yeux ne pouvaient se détacher de l'autel, tout paré de fleurs de lys naturelles, de draperies festonnées du plus bel or et surmonté d'un dais bleu comme l'azur, semé de menues étoiles d'argent. Et voici que le prêtre découvrit le tabernacle, souleva l'ostensoir d'or massif et le calice, et merveilleusement s'offrit, d'y porter les lèvres. Dieu! que de richesses sacrées à la seule glorification du Seigneur.

Mais, l'office terminé, chacun se prépara à quitter la sainte lieue. Il contemplait, béat, cette foule où étincelaient les ors et les pierreries sur les vêtements somptueux, il est ébloui du merveilleux de toutes ces parures, de tant de richesses qui l'agrandissaient. Et tout à coup, il se tourne songeur au village. Que le curé de la ville est heureux! pense-t-il. Veut-il restaurer son église, l'augmenter du tableau d'un maître chrétien, changer en marbre le plus pur le pilâtre peint de ses saints, il n'a qu'un mot discret à jeter dans cette foule! Il a cent œuvres différentes que chacune de ces belles dames dirige à l'œuvre, et c'est à qui, entre elles, apportera le plus de sèle et le plus d'argent à son patronage. Il a trois vicaires, et des plus savants du diocèse, et c'est chez lui que Sa Grandeur daigne descendre, chaque année, à la Confirmation.

Et, tout en marchant, tête basse, il revolt le grand Christ d'ivoire, si grand et si vivant qu'il semblait être Jésus lui-même, et la modeste image du Seigneur, de toute petite encastrée de bois noir, qui surmontait l'autel de sa petite ogive. Il compare les douze stations du chemin de Croix, toutes sculptées en relief avec leurs encadrements de feuilles d'olivier, si merveilleusement travaillées qu'on eût dit des feuilles véritables, et les douze peintures grossières qui figurait la Passion dans son église et l'os reconnaissait à peine Jésus, tant il était peu semblable à la tradition.

Il compte les hauteurs colonnades à droite et à gauche de chacune des chapelles, toutes recouvertes d'extro de marbre ou d'argent, tributs de reconnaissance à tous les saints, dont sans doute à chaque fois le tronc de M. le curé s'était enrichi, et chaque fois aussi c'était une agulière, un chandelier, une étoile neuve dont ces exaucés lui faisant offerte. Et, comme il entendait résonner, telle une fanfare céleste, les cloches lointaines de la ville, il pensa encore qu'il avait bien trois ans qu'il éparpillait son à son pour ajouter une cloche neuve au vieux bourdon de son clocher. Les dailles de son autel étaient bien vieilles aussi, elles branlaient sous son pied, il faudrait bientôt songer à les remplacer. Et ainsi, toujours troublant, il partait tout haut maugrément avec des petits gestes de la main, car l'envie, l'horrible envie, lui était venue.

Mais en son âme frustre, ignorante du péché, tout illuminée de l'extase d'un tel spectacle, l'envie n'était plus que le saint désir de vénérer le

Seigneur dans un pareil cadre de richesses.

Or, comme il approchait de son église et que le crépuscule peu à peu descendait, il lui sembla, à travers l'huile, voir des lueurs et entendre des voix qui chantaient. Il hâta le pas, tout frémissant de surprise, une vague griserie des choses vives encore dans la tête, et poussa vivement la porte. Les lampes du sanctuaire étaient toutes allumées, mais les quatre chandeliers de l'autel faisaient plus de lumière que si cent cierges y eussent brûlé en même temps. Dans son coin, près du choeur, l'harmonium jouait, mais plus haut et plus clair que l'orgue immense de la ville. Interdit, le curé vit le curé restait cloué au seuil de son église, n'osant avancer. Il se frotta les yeux, puis regarda autour de lui, comme si toutes ces choses, parmi lesquelles ses cheveux avaient blanchi jour à jour, lui étaient inconnues.

semblaient mettre des sourires de nègres.

— Ah! mon pauvre Bartabère! si tu crois être encore assez jeune pour nous attraper!... Assurément, elles lui signifièrent cela, les goguenardes, en riant au bout de leur branche. — Eh bien! nous allons voir, mes belles! dit-il en conduisant à monter vers les hérissons. Mais, tout à coup, sur une sautée branche en forme de cou de canard, Bartabère glissa, perdit pied, perdit mains, passa lourdement entre les feuilles, et s'abattit, la tête la première. — Dieu vivant! oris-t-il, je suis mort!

Mme Bartabère et un voisin durent le relever. — Ne te lamente pas comme ça, pauvre! lui dit sa femme; je vais te faire suer; ça ne sera rien! Mme Bartabère était sapiente, elle lui dit; elle faisait suer les gens pour n'importe quelle maladie. L'un des siens était-il enrhumé du cerveau? Elle le faisait suer. Avait-il la fièvre? Elle le faisait suer. Se cassait-il une jambe? Elle le faisait suer. Pour guérir Bartabère de sa chute, il n'y avait qu'à le faire suer évidemment.

Le sabotier fut donc porté au lit et deux imposants édéredons le recouvrirent aussitôt jusqu'aux oreilles. Une heure après, ayant somméillé un brin, Bartabère se trouva tout drôle. Il lui semblait que les poules en chantant, lui défendaient le cerveau. Il retira une oreille de l'édéredon, puis l'autre. — Eh! femme!... appela-t-il. — Que veux-tu? — Je ne suis plus sourd! — Bah!

— Fais tomber une pièce de cent sous pour voir! Mme Bartabère alla chercher une pièce de cent sous, la laissa tomber sur le carreau; son mari tressaissa comme s'il avait entendu du canon. Puis, Mme Bartabère laissa tomber une pièce de deux francs, de simples sous; son mari entendait tout!

Il aurait entendu tomber un billet de banque! — Grand Dieu vivant! je suis guéri! s'exclama-t-il en sortant de son lit. Guéri! Et c'est mon châtiaignier qui a fait ça! — Tu crois? — Mais! Qui l'aurait fait alors! Mon châtiaignier! O'est mon châtiaignier, te dis-je!... Quel docteur! Ah! si j'avais su me fiche par terre plus tôt!

L'événement fut vite connu à Cazordite et les paysans vinrent voir le châtiaignier miraculeux. Un journal en parla. L'instituteur vint le photographier. — De quelle branche est-tu tombé, Bartabère? demanda le maire de Cazordite. — De cette noiraude là haut, vous voyez bien? celle qui ressemble à un cou de canard. J'ai glissé de là, je me suis aplati ici. Et voilà, monsieur le maire!

Là dessus, Barnabère, aspirait une prise de tabac, puis soufflait, à demi voix. — Savez-vous, monsieur le maire, qu'on pourrait en gagner, des cent et des mille, avec cet arbre! — Comment ça? — Eh! par l'âme de mon corps, si les sourds n'ont qu'à se laisser tomber de là haut pour guérir!... Il y en a des sourds en France!... Et rien qu'à cinq sous par tête... — Bè, oui! c'est une idée! confessa le maire... Ah tu as de la chance d'avoir un châtiaignier comme ça!... Mais il faudrait peut-être expérimenter, savoir si ça opère sur tout le monde...

— Ça, on le reconnait Bartabère; il faudrait expérimenter... Si je faisais venir le sourd de Caunelle! — Assurément. Ça vaut la peine. Invite le sourd de Caunelle à venir manger quelques châtiaignes, dimanche prochain, et à faire un tour sur ton châtiaignier. — Je vais l'inviter, Dieu vivant!

Le sourd de Caunelle accepta l'invitation; il vint à Cazordite, et, après avoir mangé quelques châtiaignes cuites dans une infusion d'anis, il alla regarder l'arbre. — Alors, c'est en tombant de ce châtiaignier, Bartabère, que tu te guéris? — Oui, mon brave, lui cria le sabotier dans le tuyau de l'oreille. — Ah!... De quelle branche? — De celle là, tu vois bien, qui est toute droite comme un cou de canard... — Ah!... Je vais dire du sourd de Labat de venir.

Le sourd de Labat vint manger quelques châtiaignes, le dimanche suivant; mais quand il vit la hauteur de la branche au cou de canard, il annonça qu'il aviserait les deux sœurs de Habas. — Est-ce que tu préférerais un matelas? demanda l'un de ceux-ci à Bartabère, après avoir re-

gardé la braboche en cou de canard. — Mais oui!... Comment donc!... Mme Bartabère mit un matelas au pied du châtiaignier. La place où était tombé son mari, et le sourd de Habas monta; mais quand il fut là haut, il dit: — Je vais en parler au sourd de Pouillon! Celui-ci n'était pas très sourd encore: il entendait tomber les pièces de cinq francs; il vint manger quelques châtiaignes à l'anis, les arrosa de trois ou quatre verres de piquepout, puis monta hardiment: — Veux-tu un matelas? proposa Bartabère. — Un matelas?... Pourquoi faire?... Ça n'opérerait peut-être pas... Tu n'en avais pas, toi? — Non. — Eh bien! n'en mettons pas, té!

Le sourd de Pouillon était un petit, sec, léger comme une branche de pin brûlé. C'était toujours lui qui gagait au mat de cocagne les jours de fête. Qui mal pouvait-il se faire en tombant de là haut!

— Attention! dit-il en fermant les yeux; éloignez-vous, Mme Bartabère!... Après deux secondes d'hésitation, il serra les mâchoires, tendit les mains en avant et piqua sa tête; il s'abattit, juste à l'endroit marqué, là où Bartabère était tombé lui-même. — Eh bien! mon brave, ça va-t-il? lui demanda-t-on en le relevant? — Mais oui, je crois. — Tu entends mieux? — Il me semble. — On va vous faire suer! proposa la sabotière. On le fit suer. Puis, pour savoir, on laissa tomber un sou sur le carreau, sans prévenir.

Le sourd de Pouillon ne broncha pas. On fit tomber une pièce de deux francs. Il ne broncha pas davantage. — Bah! ça viendra dans quelques jours! fit Bartabère; rentre chez toi.

La semaine suivante, le sabotier prit la route de Pouillon pour aller voir son premier client; mais on le reçut de belle façon! — Eh bien! vous en avez des idées, espèce de toqué que vous êtes! lui dit la femme du sourd. Nous allons vous faire un procès, vous savez! Mon mari n'entend même plus les pièces de cinq francs maintenant!

— Pas possible! — Essayez! vous allez voir! On essaya; effectivement, le sourd de Pouillon ne remua pas plus au bruit de cent sous que si on avait laissé tomber une feuille de papier à cigarette. — Grand Dieu vivant! fit Bartabère en jetant son bérêt à terre.

Puis, philosophe: — Que voulez-vous, femme? J'avais laissé mon mal au pied de l'arbre. Votre mari, en y tombant, l'aura sans doute ramassé... Ah! ç'aurait été trop de chance aussi!... Bien qu'à cinq sous par tête... Allons! il vous enverrait un paulier de châtiaignes pour dimanche prochain, conclut Bartabère; elles sont excellentes avec un peu d'anis!...

Et il s'en retourna vers son châtiaignier, dont les derniers fruits montraient, dans les hérissons entrouverts, leur imperturbable sourire de nègre.

La Population de Paris. On connaît les chiffres du recensement à Paris, qui ne tarderont pas à être publiés officiellement. D'après ces chiffres, la population des arrondissements de Paris au 24 mars 1901 se trouve arrêtée aux chiffres suivants, qui indiquent en même temps le nombre de députés auxquels ceux-ci auront droit en 1902.

1er arrondissement, Louvre, 63,768 habitants, 1 député; 2e, Bourse, 64,267, 1 député; 3e, Temple, 90,230, 1 député; 4e, Hôtel de Ville, 100,329, 2 députés; 5e, Panthéon, 119,196, 2 députés; 6e, Luxembourg, 102,782, 2 députés; 7e, Palais-Bourbon, 102,497, 2 députés; 8e, Elysées, 107,171, 2 députés; 9e, Opéra, 124,011, 2 députés; 10e, Saint-Laurent, 154,852, 2 députés; 11e, Popincourt, 239,149, 3 députés; 12e, Reuilly, 130,062, 2 députés; 13e, Gobelins, 127,874, 2 députés; 14e, Observatoire, 142,695, 2 députés; 15e, Vaugirard, 153,185, 2 députés; 16e, Passy, 121,131, 2 députés; 17e, Batignolles-Monceau, 206,208, 3 députés; 18e, Montmartre, 253,591, 3 députés; 19e, Buttes-Chaumont, 144,953, 2 députés; 20e, Ménilmontant, 166,115, 2 députés.

Paris compte donc actuellement 2,714,068 habitants et aura 40 députés au lieu de 37. Les trois arrondissements qui gagnent chacun un député sont le 4e, le 7e et le 17e.

LE DÉPUTÉ Colignon (Monologue parisien). Nous avons déjà vu défilé dans notre Chambre des députés bien des physionomies bizarres, bien des types extravagants. Nous avons en le député coiffeur, le député soldat, le député en blouse, enfin le député garçon de bains (ce bon Grenier, les habitudes se perdent difficilement) et maintenant nous avons le député cocher de fiacre.

Pourquoi pas? Il n'a pas peur des embarras ni des bouanades, il sait conduire... et les affaires de l'Etat sont si retives. Eh bien, oui; nous avons le député Colignon, et cette fois, il vient du Midi. Il est de Toulouse, té mon bon, et s'appelle Castagnou. Cela sonne bien. En deux mots voilà son histoire. Il était simple automobilé dans la capitale du Midi. Gai sans trop d'exubérance, assez intelligent il n'avait reçu qu'une instruction sommaire. Il était allé à l'école et avait bénéficié de l'enseignement primaire que le gouvernement, généreux, accorde à chaque citoyen.

Sans ambition aucune, perché sur le siège de sa calèche, conduisant deux petits chevaux tarbaï, vifs et alertes, il était heureux. Quelquefois aussi la divine bouteille lui servait de compagnie et égayait encore son existence. Très connu à Toulouse par sa jovialité, sa complaisance, sa rapidité à faire les courses, il avait une excellente clientèle. Les élèves du Caoussou — l'école des Jésuites — le chérissaient tout particulièrement. Il avait une façon à lui de grimper la côte très rapide qui mène à l'école et les favorisés, qui montaient dans sa voiture, ne manquaient jamais la rentrée. Tel était ce brave Castagnou, notre futur député: Heureux sur son siège ou à côté de sa bouteille, gai de cette franche gaieté méridionale, il vivait simplement sans désir et sans souci.

LE DÉPUTÉ Colignon

(Monologue parisien).

Nous avons déjà vu défilé dans notre Chambre des députés bien des physionomies bizarres, bien des types extravagants. Nous avons en le député coiffeur, le député soldat, le député en blouse, enfin le député garçon de bains (ce bon Grenier, les habitudes se perdent difficilement) et maintenant nous avons le député cocher de fiacre.

Pourquoi pas? Il n'a pas peur des embarras ni des bouanades, il sait conduire... et les affaires de l'Etat sont si retives. Eh bien, oui; nous avons le député Colignon, et cette fois, il vient du Midi. Il est de Toulouse, té mon bon, et s'appelle Castagnou. Cela sonne bien. En deux mots voilà son histoire. Il était simple automobilé dans la capitale du Midi. Gai sans trop d'exubérance, assez intelligent il n'avait reçu qu'une instruction sommaire. Il était allé à l'école et avait bénéficié de l'enseignement primaire que le gouvernement, généreux, accorde à chaque citoyen.

Sans ambition aucune, perché sur le siège de sa calèche, conduisant deux petits chevaux tarbaï, vifs et alertes, il était heureux. Quelquefois aussi la divine bouteille lui servait de compagnie et égayait encore son existence. Très connu à Toulouse par sa jovialité, sa complaisance, sa rapidité à faire les courses, il avait une excellente clientèle. Les élèves du Caoussou — l'école des Jésuites — le chérissaient tout particulièrement. Il avait une façon à lui de grimper la côte très rapide qui mène à l'école et les favorisés, qui montaient dans sa voiture, ne manquaient jamais la rentrée. Tel était ce brave Castagnou, notre futur député: Heureux sur son siège ou à côté de sa bouteille, gai de cette franche gaieté méridionale, il vivait simplement sans désir et sans souci.

Un jour, il attendait dans la cour de la gare. Un peu éméché, il causait bruyamment avec ses camarades. Une voix l'appelle; il se retourne et aperçoit près de sa voiture un monsieur âgé, l'air grave, correctement habillé en noir. — Voilà, voilà, crie Castagnou en accourant, et il ouvre la portière. — Au Caoussou, et bon train. — Au Caoussou, dit, monsieur est pressé. Eh bé, nous ne mettrons pas longtemps. Vous ne languirez pas, je vous assure.

Prêtement il saute sur son siège, attrape ses guides et enlève ses chevaux d'un vigoureux coup de fouet. Très gai, il claquait à chaque instant, criait un bonjour amical aux hommes, une grivoiserie aux femmes. Après avoir traversé rapidement quelques rues, il arriva à la grande côte. Il ralentit ses chevaux pour les laisser souffler, puis les lança au galop, les animant du fouet et de la voix. La calèche, secouée par les inégalités du pavé, zigzagait d'un trottoir à l'autre. Et Castagnou, ravi, excité par cette course folle, claquait toujours.

Un petit soldat d'infanterie montait doucement la pente, il ne le voit pas, le renverse d'un brusque écart. Plus loin il passe près d'un tramway, touche de sa roue le derrière du véhicule et arrache la plaque affiche qui y était accrochée. Il continue, arrive à un tournant, cogne violemment le trottoir, fait chanceler la voiture et arrête enfin ses chevaux blancs d'écoume devant la porte du Caoussou.

Le vieux monsieur, éperdu, briaï par les cahots, descend et paie. — Eh bien, dit-il, vous allez d'un rude train et puis les obstacles ne vous embarrassent pas. Vous irez loin avec ce tempérament, et il entre dans le collège. Castagnou, les pieds sur le pare-crotte, le dos appuyé contre le haut de la calèche, redescend lentement la côte.

Tout à coup, la phrase du vieux monsieur lui revint à l'esprit: "Vous irez loin avec votre tempérament." Et il songeait: "Mais qui saïit il a peut-être raison le vieux monsieur. Je peux faire quelque chose de mieux qu'être collégien. Pourquoi pas?" Cette idée le hantait; il en parla à ses copains sur la place, il en redit un mot le soir au cabaret.

Castagnou jovial, bon garçon, avec cela une belle stature et une façon d'être intéressante, souvent drôle, était très aimé; personne ne le contredit. Après avoir promené un jour deux individus, qui s'entre-

DEPECHE

Télégraphiques

Le gouverneur militaire des Philippines. Washington, 22 juin.—Suivant le décret d'hier nommant le juge Taft gouverneur civil des Philippines, un décret lancé aujourd'hui nomme le général Chaffee gouverneur militaire.

Les fonctionnaires militaires ont reçu l'ordre de quitter l'Ayuntamiento, le grand édifice public érigé pour les besoins du gouvernement avec les fonds de la ville de Manille. Il sera occupé par les fonctionnaires civils des Philippines.

Le palais de Malacayan, dont les généraux Otis et Mac Arthur avaient fait leur quartier général, sera également évacué par les autorités militaires et le juge Taft s'y installera.

Le général Chaffee s'y installera quand il assumera le commandement des forces américaines. Tous ces décrets, y compris le décret présidentiel d'hier, ont été envoyés par le câble à Manille.

Mariage rompu.

New York, 22 juin.—D'après une dépêche de Londres au "World", il a paru dans les annonces payées du "London Post" de Londres l'avis suivant: "Le mariage entre Mlle Vivian Sartoris et M. Archibald Balfour n'aura pas lieu."

La société de Londres est mystifiée. Mlle Sartoris, qui est une petite fille du général U. S. Grant, est bien connue à Londres, et M. Balfour est un cousin de Arthur Balfour, l'homme d'Etat.

Le monde américain de Londres a été surpris de l'annonce de l'engagement le 18 avril dernier, mais il se préparait à envoyer des cadeaux de noces dignes de la petite fille d'un ancien Président des Etats-Unis. Il y a peu de personnes qui comprennent la signification de cette notice imprévue et il en est beaucoup qui doutent qu'elle soit vraie. C'est pourtant le "Morning Post" qui publie toutes les nouvelles autorisées de la société.

U. S. Grant, petit-fils du Gén. Grant, et un cousin de la jeune femme, a été vu à sa résidence hier soir, et a dit: "Je savais que M. Balfour et Mlle Sartoris étaient fiancés. Mais j'ignore absolument les changements qui ont pu survenir dans leurs projets. Je ne puis rien dire de plus que cela."

Ce n'est que le 28 mai dernier que Mme Nellie Grant Sartoris, fille de feu le général Grant a annoncé que le mariage de sa fille avec Archibald Balfour aurait lieu le 11 juillet, époque à laquelle la saison bat son plein à Londres, à la résidence de Mme Gordon, sœur de feu Algernon Sartoris et oncle de Mlle Sartoris.

Mlle Rosamonde Sartoris, une plus jeune sœur, dissimule les notes mondaines, devait être demoiselle d'honneur et tout un essaim de jeunes filles anglaises et américaines devait figurer dans le cortège nuptial.

Mme Sartoris avait ajouté en annonçant le mariage, que la lune de miel se passerait en Ecosse, et qu'en septembre M. Balfour amènerait en Amérique sa jeune femme afin de pouvoir faire la connaissance de sa grand-mère, la veuve du général Grant.

DEPECHE

Télégraphiques

Washington, 22 juin.—Suivant le décret d'hier nommant le juge Taft gouverneur civil des Philippines, un décret lancé aujourd'hui nomme le général Chaffee gouverneur militaire.

Les fonctionnaires militaires ont reçu l'ordre de quitter l'Ayuntamiento, le grand édifice public érigé pour les besoins du gouvernement avec les fonds de la ville de Manille. Il sera occupé par les fonctionnaires civils des Philippines.

Le palais de Malacayan, dont les généraux Otis et Mac Arthur avaient fait leur quartier général, sera également évacué par les autorités militaires et le juge Taft s'y installera.

Le général Chaffee s'y installera quand il assumera le commandement des forces américaines. Tous ces décrets, y compris le décret présidentiel d'hier, ont été envoyés par le câble à Manille.

Mariage rompu.

New York, 22 juin.—D'après une dépêche de Londres au "World", il a paru dans les annonces payées du "London Post" de Londres l'avis suivant: "Le mariage entre Mlle Vivian Sartoris et M. Archibald Balfour n'aura pas lieu."

La société de Londres est mystifiée. Mlle Sartoris, qui est une petite fille du général U. S. Grant, est bien connue à Londres, et M. Balfour est un cousin de Arthur Balfour, l'homme d'Etat.

Le monde américain de Londres a été surpris de l'annonce de l'engagement le 18 avril dernier, mais il se préparait à envoyer des cadeaux de noces dignes de la petite fille d'un ancien Président des Etats-Unis. Il y a peu de personnes qui comprennent la signification de cette notice imprévue et il en est beaucoup qui doutent qu'elle soit vraie. C'est pourtant le "Morning Post" qui publie toutes les nouvelles autorisées de la société.

U. S. Grant, petit-fils du Gén. Grant, et un cousin de la jeune femme, a été vu à sa résidence hier soir, et a dit: "Je savais que M. Balfour et Mlle Sartoris étaient fiancés. Mais j'ignore absolument les changements qui ont pu survenir dans leurs projets. Je ne puis rien dire de plus que cela."

Ce n'est que le 28 mai dernier que Mme Nellie Grant Sartoris, fille de feu le général Grant a annoncé que le mariage de sa fille avec Archibald Balfour aurait lieu le 11 juillet, époque à laquelle la saison bat son plein à Londres, à la résidence de Mme Gordon, sœur de feu Algernon Sartoris et oncle de Mlle Sartoris.

Mlle Rosamonde Sartoris, une plus jeune sœur, dissimule les notes mondaines, devait être demoiselle d'honneur et tout un essaim de jeunes filles anglaises et américaines devait figurer dans le cortège nuptial.

Mme Sartoris avait ajouté en annonçant le mariage, que la lune de miel se passerait en Ecosse, et qu'en septembre M. Balfour amènerait en Amérique sa jeune femme afin de pouvoir faire la connaissance de sa grand-mère, la veuve du général Grant.

NUIT D'ETOILES

On sait qu'un cours de leur récent congrès, les poètes ont mis à l'horizon pour le 18 avril dernier, mais il se préparait à envoyer des cadeaux de noces dignes de la petite fille d'un ancien Président des Etats-Unis. Il y a peu de personnes qui comprennent la signification de cette notice imprévue et il en est beaucoup qui doutent qu'elle soit vraie. C'est pourtant le "Morning Post" qui publie toutes les nouvelles autorisées de la société.

U. S. Grant, petit-fils du Gén. Grant, et un cousin de la jeune femme, a été vu à sa résidence hier soir, et a dit: "Je savais que M. Balfour et Mlle Sartoris étaient fiancés. Mais j'ignore absolument les changements qui ont pu survenir dans leurs projets. Je